Vapeurs d'opium
sur Brest la Chinoise

Roger Faligot

Pour son nouveau livre *Brest l'insoumise*, Roger Faligot a enquêté et trouvé de nouveaux matériaux pour présenter un petit monde étonnant. En avant-première, il offre aux lecteurs de *ArMen* des aspects inédits du curieux cercle des Chinois de Brest à l'aube du XXe siècle.

Avant la guerre de 1914-1918, tout comme aujourd'hui, l'Extrême-Orient intrigue. "La Chine m'inquiète", dit même un personnage de Marcel Proust dans À la recherche du temps perdu. En 1900 ont eu lieu le siège des légations étrangères de Pékin par la société secrète des Boxeurs, manipulée par l'impératrice de Chine, puis, en 1905, la guerre russo-japonaise dans laquelle pour la première fois une puissance "blanche", l'empire du Tsar, a été défaite par les "Jaunes". Tout concourt à ce que le "péril jaune", la peur des Asiatiques, se répande en Europe. Mais pas en Bretagne d'où de nombreux marins, explorateurs ou missionnaires vont à la découverte de l'empire du Milieu.

À Brest, ce sentiment est singulièrement partagé : le "péril Jaune" est le surnom du tramway récemment installé qui provoque des accidents à Recouvrance. Et surtout, la cité du Ponant est le lieu de convergence d'un groupe d'officiers – souvent médecins de la Marine, dont plusieurs écrivains et artistes – qui partagent leur passion pour l'Extrême-Orient avec le public. En plus petit comité, ils prolongent leur périple asiatique par le rêve en fumant l'opium.

Victor Segalen est le plus connu d'entre eux. Il est né le 14 janvier 1878 à Brest, dans le quartier Saint-Martin. Au début des années 1890, il est, comme ses copains Henry Manceron et Jean O'Neill, élève à Notre-Dame de Bon-Secours, l'école des Jésuites qui rivalise avec le lycée de Brest dont de nombreux élèves envisagent également de se retrouver sur le *Borda*, le navire-école de la Royale. En 1893, comme le rappelle Gilles Manceron, biographe de Segalen et petit-fils de Henry Manceron, le futur auteur de *Stèles* rate son baccalauréat et ne peut suivre le même cursus que ses amis. Mais il ne les perd pas de vue.

Tropisme asiatique

C'est à l'école de médecine de Bordeaux que naît en partie cet étonnant cercle d'officiers de marine et de docteurs qui développent un tropisme asiatique, lequel se traduit par des aventures exotiques relayées en littérature. Reflet de la Marine savante du XVIIIe siècle, le cénacle des officiers voyageurs et médecins de marine de Brest possède une grande originalité, noyée en l'occurrence dans les rêves exotiques et la "fumée bleue". L'ethnologue Donatien Laurent confirme : "C'est mon grand-père Louis Laurent qui a initié Segalen à l'opium. Il faut dire qu'il a écrit une thèse d'État sur cette drogue et qu'il a séjourné dix ans en Indochine. Il était tout autant passionné par les divinations et les voyances que par la poésie : un jour, en Bretagne, il a fait se rencontrer Segalen et Saint-Pol-Roux, le poète de Camaret."

Pour Segalen, l'usage de l'opium est aussi conforté par l'écrivain Claude Farrère – de son vrai nom Frédéric-Charles Bargone –, diplômé de l'École navale, qui publie en 1904 un roman retentissant, *Fumée d'opium*, sur cette pratique : "Je n'ai pas de fumerie préférée, écrit-il. Dans Fou-Tchéou les fumeries abondent, toutes accueillantes. Shang-Haë (Shanghai) est la ville des fêtes, le rendez-vous voluptueux de tout le Yan-Tszé – Deauville, Biarritz et Monte-Carlo ensemble. La nuit venue, la rue entière s'allume et rougeoie."

Six ans plus tard, Claude Farrère publie un autre texte fétiche, *Les Petites Alliées*, un roman qui narre l'histoire des maîtresses des officiers de marine qui les accompagnent souvent dans ces voyages au bout de la nuit avec la "fée Opium". Son récit se déroule à Toulon, mais en réalité la fumerie qu'il décrit est celle qui s'est installée dès 1898, au 7, boulevard Thiers à Brest, aujourd'hui boulevard des Français Libres.

Ainsi à la pointe de Bretagne, on "tire sur le bambou" selon l'expression consacrée. D'ailleurs, le ministère de la Marine adresse aux effectifs une circulaire pour interdire de fréquenter les fumeries. Dans les régiments

PAGE PRÉCÉDENTE
Sarcastique la pièce de théâtre *Le rire du Bouddha* montre le lien étroit entre les fumeries d'opium brestoises et les femmes de petite vertu, ce que traduit cette illustration publiée avec le texte édité en 1913.

Le Brestois Victor Segalen, en août 1914 lors de la mission qu'il mène dans le Yunnan, affirme son intérêt profond pour la culture chinoise dans toutes ses facettes, juste avant que la Première Guerre mondiale ne le rappelle en Europe.

de la Coloniale, certains officiers sont renvoyés en métropole pour avoir touché au "chandoo", l'opium raffiné fumé par les Chinois. L'efficacité de ces mesures est limitée : "Les fumeries d'Extrême-Orient sont connues, archi-connues. Même celles des ports de mer. Tout le monde sait que Toulon, Brest, Rochefort pullulent de fumeries", écrit Fabrice Delphi dans son étude, *L'opium à Paris* (1907). Il se plaint dans ce même ouvrage qu'à Brest les décisions judiciaires permettent malgré tout d'acheter en petites quantités de la drogue dans les pharmacies.

Fumeries d'opium

La police s'empare de l'affaire. En 1909, le commissaire divisionnaire Lebel de Nantes lance, de concert avec le substitut de Brest, des recherches sur les fumeries d'opium tenues par des femmes galantes. Le lien entre la prostitution et l'emploi de ces stupéfiants est paradoxal puisque, après des excitations sexuelles initiales, l'opium à haute dose plonge dans une longue torpeur. Toutefois, onze perquisitions portent leurs fruits. Sur dénonciation, la police découvre trois fumeries : celle de Loulou, maîtresse de l'enseigne de vaisseau Montgolfier ; celle d'une certaine Margot T. ; celle d'Annie, maîtresse de l'enseigne de vaisseau Bétin… Un an plus tard, à la suite de la mort d'une certaine Suzanne R., est découverte à Brest une fumerie d'opium provoquant des poursuites contre quatre demi-mondaines et deux de leurs amis. Toutefois, le 28 juillet 1911, la principale inculpée, Annette Françoise Canivet, voit sa condamnation annulée par la Cour de cassation. Un répit relatif pour les opiomanes brestois.

Claude Farrère, l'ami de Segalen, ne s'est pas seulement intéressé à la Chine. En 1909, il publie *La Bataille* concernant la guerre russo-japonaise qui a eu lieu quatre ans plus tôt, et on lui reproche d'avoir pris fait et cause dans ce roman pour les Japonais. Souvent, au début de ce XXe siècle, la fascination-répulsion à l'égard de la Chine se distingue de celle pour le Japon, jugé plus raffiné, d'autant que le japonisme exerce une grande influence sur les arts occidentaux.

À l'instar de Claude Farrère, Pierre Loti – de son vrai nom Julien Viaud –, originaire de Rochefort, a autant d'influence quand il écrit des romans d'"exotisme régional", comme *Mon frère Yves* (1883) qui se déroule à Brest ou *Madame Chrysanthème* qui encense les geishas et les mousmés de Kyōto. Son frère Gustave Viaud a été formé à l'école de médecine navale de Rochefort, mais il a perdu la vie en service en mer. Très affecté par cette disparition, le futur Pierre Loti a intégré l'École navale, à Brest, en 1870. Formé sur le navire-école *Borda*, il embarque ensuite sur le *Jean-Bart*. Les voyages qu'il effectue fourniront la matière à ses récits exotiques. Mais d'un exotisme aussi suave que farfelu. Ce qui explique pourquoi Victor Segalen n'apprécie pas le personnage, et se démarque même de ces écrivains qui, pétris d'esprit colonial, n'ont finalement que peu d'intérêt pour ces civilisations dont ils font partager l'exotisme en France.

Intrigue policière

À l'inverse, Segalen veut pénétrer cette culture et prend des cours de mandarin – le chinois parlé à Pékin – aux Langues O', à Paris, mais aussi à Brest avec l'un des quatre Chinois qui y vivent. Gilles Manceron raconte : "On ne sait pas avec lequel des étudiants chinois résidant à Brest Segalen prit ses premières leçons. Mais peut-être le hasard lui fit-il rencontrer, cinq ans avant l'écriture de *René Leys*, l'un des acteurs de la rocambolesque intrigue policière à laquelle furent mêlés deux élèves du *Borda*, The-Ing et Hien-Coroy, accusés en avril 1909 d'espionnage au profit de la Chine."

En effet, il s'agit de Chinois élèves sur le navire-école. Or, deux de ces apprentis officiers se sont enfuis avec des manuels et des plans de bord. Hien-Coroy est arrêté à Paris où il est poursuivi pour vol de documents militaires sans espionnage. Le 20 avril, le vice-amiral Boué de Lapeyrère, préfet maritime, annonce que ces jeunes gens n'ont pas pu livrer de document secret, car aucun élève n'en possède à bord du navire-école. D'autre part, un officier de l'état-major du bord affirme que "les documents photographiés par les deux Chinois sont sans importance ; il ne peut s'agir que de croquis de pièces d'artillerie, de documents relatifs à la composition de certaines poudres, de schémas de cuirassés modernes". Beaucoup de bruit pour rien. L'affaire n'est pas si grave, mais de toute façon, il n'est pas question de provoquer un incident diplomatique avec le gouvernement chinois.

Segalen n'a sans doute pas su le fin mot de l'affaire, car il est parti en Chine. En cette année 1909, après trois mois de voyage de Shanghai à Nankin, de remontée en ferry du fleuve Yangzi – le fleuve Bleu – jusqu'à Hankou, il prend le train pour Pékin. Avant de s'installer dans la capitale du nord, il retrouve à Hankou un médecin formé à Bordeaux comme lui, le docteur Joël Mesny. Au contraire de la colonie française "un peu veule" et "parvenue", selon son expression, il apprécie ce "Brestois de famille et d'accent", même s'il a parfois mauvais caractère. En fait, ce dernier va lui donner des conseils qui seront bien utiles.

Puis le 11 juin, l'écrivain voyageur. Il découvre une capitale tracée au cordeau, populeuse, les petits quartiers traditionnels irrigués de ruelles pleines de vie, de couleurs et d'odeurs entêtantes. Les hauts murs de la Cité interdite sont nimbés d'épais mystères. D'abord il y a eu, quelques mois plus tôt, la mort de l'impératrice douairière Tseu-Hi (Cixi) et de son fils qu'elle aurait fait empoisonner, ce que Segalen apprend d'un autre médecin, Gérald Mesny, le frère de Joël. Autre énigme : une révolution de palais a éclaté et le général Yuan Shikai, vice-roi et réformateur de l'armée – dont le médecin est Joël Mesny – est limogé. Il prépare sa revanche pour devenir président d'une république.

La promenade dans le Pékin secret, jeu de piste, quête du Graal chinois, servira de trame au roman *René Leys* écrit quatre ans plus tard. Puis, Segalen rentre en France pendant la Première Guerre mondiale, soigne des patients à l'hôpital maritime de Brest, dont Claude Farrère, malade des suites de son opiomanie. Il lui fait lire *René Leys*, tout comme à Saint-Pol-Roux.

Mais pendant ce temps, que sont devenus les frères Mesny ? Nous ne parlons ici que des deux frères "chinois", car un troisième a eu un parcours tout aussi extraordinaire mais en rapport plus lointain avec l'Asie. Il s'agit de René Mesny, également né à Brest. Sorti de l'École navale en 1895, il a vogué à bord de l'aviso-transport *Aube* dans le Pacifique oriental. Cependant, il a bifurqué dans les études de radiogoniométrie et de radioélectricité avant d'être affecté à l'arsenal de Brest et, en 1939, mis à la disposition de l'état-major au service des transmissions. Après sa retraite, René Mesny poursuit dans la recherche et son nom reste associé à la mise au point de diverses inventions, dont la télévision.

Mais avant cela, ses deux frères, Joël l'aîné et Gérald le cadet, sont morts en Chine. Tous deux ont choisi de suivre les traces de leur père, Ange-Marie Mesny, déjà médecin de la Marine, originaire de Ploërmel et mari de Marie Adèle Viel, une Brestoise. Le cadet, Gérald, est né en mars 1869 à Brest et, après des études préliminaires, il se forme à l'école de Bordeaux pour devenir médecin de la Marine, tout comme son aîné.

En août 1903, le docteur Gérald Mesny pose au milieu de ses étudiants de l'Imperial Medical College de Tien Tsing. C'est l'une des figures brestoises les plus appréciées en Chine.

Après deux campagnes en Afrique, il accompagne le corps expéditionnaire français en Chine, en guerre contre les Boxeurs en 1900.
Puis il remplace un autre Brestois, le médecin chef de marine Dubourquois auprès de l'impératrice douairière Cixi et de l'empereur Guangxu jusqu'à leur mort quasi simultanée en 1908. Devenu professeur de l'école de médecine de Tientsin (Tianjin) et chef de la police sanitaire, il mène les campagnes contre les grandes épidémies. C'est ainsi qu'il meurt le 14 janvier 1911 à Kharbine en Mandchourie de la maladie qu'il est venu soigner : le typhus.
C'est alors que le consul de France à Pékin, l'écrivain Paul Claudel, dit de lui : "La fatalité voulut que la contagion l'atteignît dès le premier jour. Ayant diagnostiqué la maladie sur lui-même, le docteur Mesny fit preuve d'une admirable maîtrise de soi. Afin de ne pas exposer la vie de ses collègues, il demanda lui-même une voiture, sortit de sa chambre après s'être enveloppé d'un drap imbibé d'une solution de sublimé et se rendit au bâtiment des pestiférés."
Exerçant au Royal Medical College de Tientsin, Victor Segalen propose de succéder à son malheureux collègue. On aime à dire que ce combat contre la mort a stimulé chez lui l'écriture de son livre de poèmes en prose *Stèles*.

Les Mesny chinois

Une stèle, en voici une construite en 1913 à Brest : une statue à la mémoire de Gérald Mesny, place de la Tour d'Auvergne, face à l'hôtel Continental, devant laquelle le poète Saint-Pol-Roux, ami de Segalen et des Mesny, a coutume de se découvrir lors de ses déambulations dans la cité. Troublante sculpture représentant une Chinoise agenouillée devant le Brestois. L'œuvre a disparu comme des dizaines d'autres en France, fondue en 1942 pour en récupérer le plomb, sur ordre du gouvernement de Vichy.
Joël Mesny, l'aîné, a survécu à son frère. Ensemble, ils ont étudié à l'école de médecine de Bordeaux. Ensemble, ils se sont mis au service des Chinois pour moderniser leur service de santé. Aux bons soins de l'impératrice, comme de la République. En effet, en 1911 survient la grande révolution républicaine menée par le docteur Sun Yat-sen à la tête du Kuomintang. Mais la révolution dévore les siens : son adjoint Yuan Shi-kai renverse le docteur Sun et choisit Joël Mesny comme médecin personnel.

En avril 1914, durant les travaux de déblaiement de la tombe de la dame Bao Sanniang, (iiie siècle après J.-C.) Victor Segalen, en compagne de Gilbert des Voisins et de Jean Lartigue, mène une mission archéologique qui provoque de nombreuses découvertes et l'inspire pour ses futurs écrits.

PAGE SUIVANTE
Le buste du docteur Gérald Mesny tel qu'il se dressait à Brest, place de la Tour d'Auvergne, avant sa destruction durant la Seconde Guerre mondiale.

"Vous imaginez, j'étais petite fille et je jouais dans la Cité interdite quand j'allais voir mon oncle Gérald", m'a raconté, au début des années 1980, Odette, la fille de Joël Mesny. "Et ensuite j'étais avec mon père à Hankou où j'ai rencontré mon mari le docteur Paul Ratel que j'ai épousé à Brest en 1919. Il a d'abord remplacé mon père aux services de la présidence chinoise. Puis nous sommes rentrés à cause de la révolution."
Joël Mesny est resté en Chine. À Hankou, il crée l'hôpital international et le refuge pour les jeunes filles chinoises abandonnées. Il entre même au conseil municipal de la ville, fait rarissime. C'est sans doute pourquoi, lorsqu'il meurt en 1932, est élevée à Hankou une statue à sa mémoire.
Ainsi dans la famille Mesny-Ratel est-on dans la médecine sur cinq générations, depuis Ange-Marie Mesny, ses deux fils Joël et Gérard, jusqu'au docteur Daniel Ratel, l'arrière-petit-fils, médecin à l'hôpital brestois de la Cavale Blanche de nos jours. Fidélité à la médecine, à la mémoire des "Mesny chinois" et à Brest.

Le Rire de Bouddha

Entre-temps, l'opium a rattrapé le cercle des médecins de marine. Tandis que Segalen retourne en France à l'occasion de la Première Guerre mondiale, puis repart en Chine, deux autres militaires ont voulu clouer au pilori cette habitude de "tirer sur le bambou". En 1913, Maurice Lélu, lieutenant d'infanterie, et Erwan Marec, élève-commissaire de la Marine, écrivent une pièce de théâtre, *Le Rire de Bouddha*, un conte dramatique en trois actes. L'acteur Antoine, ami de Saint-Pol-Roux à Crozon, songe à la monter au Théâtre de l'Odéon. La guerre gomme ce projet. L'argument de la pièce réside dans les propos de l'un des personnages : "L'opium en France ! C'est absurde… c'est monstrueux !... En Chine, dans ce pays usé, d'une civilisation complexe et fatiguée, parmi ces Jaunes sceptiques et raffinés, l'opium est à sa place. Il fallait l'y laisser. Mais ici, à cette extrême pointe de l'Occident, dans ce Brest pluvieux et trépidant… Quelle fausse note !"
Et une autre réplique souligne le rôle des Brestoises de petite vertu : "La plupart des petites alliées ne fument que par genre, pour se rendre intéressantes et attirer chez elles des jeunes gens naïfs curieux du mystère de l'opium."
Un troisième personnage est un médecin qui pourrait bien être l'un de ceux que nous venons de passer en revue : Laurent, Segalen, les Mesny. Il regrette sa descente aux enfers : "Oui… une erreur de jeunesse… Je l'ai commise aussi quand j'étais en Indochine… La drogue exerce son plein pouvoir sur certaines natures, sur les imaginatifs, les cérébraux… […]. Mais quand ils ont flanché… par une femme, la drogue les prend et elle les garde pour elle, pour elle toute seule, et tout le reste n'existe plus… La femme dont elle s'est servie est jetée par-dessus bord, dans l'indifférence… Et la drogue règne…"
Cette pièce n'est publiée qu'en 1926, et la Première Guerre mondiale a vu disparaître plusieurs protagonistes de ce monde interlope et mystérieux des fumeries à Brest et des officiers brestois fascinés par l'Asie. Dans ces années 1920, un grand réseau d'approvisionnement d'opium essaime en Europe jusqu'à Brest. De Londres, il est dominé par un Chinois fantomatique qui fournit aussi de la cocaïne et finit pas être arrêté à Marseille en 1923 : Chang le Lumineux. Un gang corse organise l'importation de la drogue à partir de Shanghai et "la traite des Blanches", l'approvisionnement en prostituées – y compris bretonnes – dans la concession française du "Paris de l'Orient".
Quatre ans plus tôt, le 21 mai 1919, Victor Segalen est mort en forêt de Huelgoat dans des conditions non élucidées. Parmi les raisons d'un éventuel suicide, celle-ci a circulé : il ne se serait jamais remis d'être reparti en Chine, deux ans plus tôt, dans la province du Yunnan, frontalière du Viêt Nam, et d'avoir recruté, comme le lui demandait l'état-major, ceux qu'on appelait les "Célestes". Ces Chinois travailleurs de force, cent quarante mille au total – dont ceux parqués sur le port de commerce de Brest –, sont venus œuvrer dans les usines d'armement et tout autre chantier de guerre. Or, beaucoup sont morts d'épuisement, de la grippe espagnole, et parfois de bombardements allemands quand leurs chantiers étaient trop près du front. ■

Bibliographie
Roger Faligot, ***Brest l'insoumise***, éditions Dialogues, 2016.